

On se moque toujours de l'Autre

Le rapport à l'Altérité dans le lexique

Jean SOUBRIER *

L'étude du lexique qui a trait au rapport à l'Autre montre en quoi celui-ci est la cible privilégiée des expressions ironiques ou xénophobes. Elle pourrait aussi «rassurer» sur le «caractère éphémère de ces représentations».

L'immigré a toujours été la cible privilégiée des expressions d'humour ou d'ironie qui alimentent au quotidien les discours plus ou moins xénophobes de chaque communauté nationale. Affublé d'ethnynomes péjoratifs ou ironiques, tourné en dérision pour son accent ou sa maîtrise imparfaite de sa langue d'accueil, attaqué dans ses croyances et ses pratiques culturelles, l'immigré est très mal payé en retour du choix de sa terre d'élection.

Néanmoins, sans prétendre minimiser la portée de ces discours discriminants, il peut être rassurant d'en rappeler le caractère éphémère.

L'étude de notre lexique montre en effet combien certaines expressions désobligeantes, issues du racisme ordinaire, sont tombées en désuétude. Macaroni, espingouin, polak, portos, n'évoquent que de manière très lointaine d'anciennes vagues d'immigrants à ce jour parfaitement intégrés. On peut ainsi parler que la féroce des attaques verbales que subissent aujourd'hui les communautés noires et maghrébines ne tardera pas à s'émousser.

Si l'immigré est pris pour cible c'est bien sûr parce qu'il constitue, durant le temps nécessaire à son intégration, la figure emblématique de l'Autre, celui qui vient d'ailleurs, qui s'exprime dans une langue différente et qui ne partage pas nos coutumes ni notre mode de vie. Et c'est naturellement dans le cadre plus général du rapport des peuples à l'Altérité qu'il faut envisager l'ironie à l'égard des immigrés.

De ce point de vue, l'étude des langues nationales permet de mieux apprécier la complexité de ce rapport à l'Autre où la crainte se mêle à l'admiration et qui évolue dans le temps au gré des alliances et des

* Maître de Conférences – INSA de Lyon

conflits. Toutes les langues proposent en effet une certaine représentation de l'étranger à partir d'expressions figées, qui témoignent encore aujourd'hui de préjugés culturels très anciens dont les peuples ont heureusement perdu la mémoire. A titre d'exemple nous proposons un rapide survol du rapport à l'Autre dans l'histoire des nations à partir d'expressions repérées en anglais et en français.

L'Autre, l'inconnu

L'Autre c'est d'abord ce qui est différent, ce qui est inconnu. Mais dans la langue commune, l'Autre c'est aussi le voisin, celui avec qui l'on entre le plus souvent en conflit, le premier étranger auquel on pense pour donner un visage à l'altérité. En anglais, ce qui est différent est très souvent décrit comme français ou hollandais, sans que rien ne puisse objectivement justifier une telle origine. L'article consacré à l'adjectif *Dutch* (hollandais) dans l'Oxford English Dictionary, contient une note intéressante qui précise que ce qualificatif est associé à des noms d'arbres ou de plantes simplement pour distinguer certaines espèces de la variété la plus courante connue en Angleterre. (Ex : Dutch beech, Dutch willow...).

Même constatation à propos de *French* (français) dans ce même ouvrage, qui désigne comme *French cricket* une variété de ce sport qui ne respecte pas l'intégralité des règles établies dans la version originale ou encore dans le dictionnaire américain Webster qui précise à l'entrée *French pie*, définissant une variété d'oiseau de la famille des pics que l'adjectif *French* est utilisé ici dans le sens d'étranger !!!

On note en français une tendance identique à qualifier d'*anglais* ce qui n'est pas conforme à l'usage ou la norme. Citons le *cor anglais* (*tenor oboe*) dont Le Robert (1) nous dit: "Le cor anglais est une variété de hautbois... Son nom demeure inexpliqué, car le cor anglais n'a rien de britannique".

Dans le registre des instruments de musique on rencontre également en anglais le *French horn* (cor français), sans doute désigné ainsi car il diffère sensiblement du cor de chasse traditionnel et qui correspond dans notre langue au cor d'harmonie.

Ce chassé-croisé dénomitatif se retrouve encore dans la *couture anglaise*, que l'anglais rend

curieusement par *French seam* (couture française) ou encore le très célèbre *filer à l'anglaise* (*to take French leave*) que les dictionnaires commentent de façon contradictoire. Selon l'Oxford English Dictionary, il s'agirait d'une coutume en usage en France au XVIII^e siècle, qui consistait à quitter une réception sans avoir pris congé auprès de son hôte ou de son hôtesse. Selon le Nouveau Larousse Illustré (1898), cité par C. Duneton et S. Claval en revanche on apprend que : "cette locution vient de ce que, dans les bals, les soirées, la coutume était depuis longtemps établie en Angleterre de se retirer sans aller saluer le maître ou la maîtresse de maison, tandis que l'obligation contraire régnait en France". Et A. Rey de conclure : "D'une manière générale, lorsque la réputation d'un peuple n'est pas clairement utilisée dans ce type d'expressions ou de sens péjoratifs, il faut en chercher la source dans des à-peu-près qui permettent à la xénophobie du moment de s'exprimer" (2).

L'Angleterre n'est pas le seul pays auquel le français fasse référence pour signifier la différence. L'Amérique occupe également une place de choix. Mais dans ce cas précis les expressions forgées avec l'adjectif américain, qui traduisent dans la langue l'immense influence des Etats Unis sur les autres cultures, connotent en général, n'en déplaise à Etiemble, la nouveauté, la modernité, la rupture avec l'usage établi. Prenons l'exemple du *coup-de-poing*, une arme connue depuis la préhistoire et qui est destinée à être tenue à poing fermé. Cette arme au fil des siècles s'est naturellement perfectionnée et elle est décrite dans sa version moderne comme une : "petite masse de fer percée de trous dans lesquels on passe les doigts et qu'on manie en fermant le poing" (3).

Mais, à partir de la fin du XIX^e siècle, elle n'est plus désignée en français que par l'expression *coup-de-poing-américain* (*brass knuckles* en américain ou *knuckleduster* en anglais britannique) sans que l'origine américaine de cette arme soit clairement attestée. Cette origine est d'autant moins probable qu'elle n'est suggérée par aucune des traductions que nous avons recherchées : *Schlagring* en allemand, *anillo de hierro* en espagnol et *pugno di ferro* en italien.

Certes l'Amérique a considérablement influencé la société française au XX^e siècle comme en témoignent bien d'autres expressions : la *nuit américaine* (*day for night*) et le *plan américain* (*close medium shot*) au cinéma, la *cuisine américaine* (*open-plan*

kitchen) en architecture, *l'emmarchure américaine* (*raglan sleeve*) en couture, mais il importe de se méfier de certaines désignations mensongères qui n'ont pour seul but que de faire rejoindre sur l'objet dénommé une partie du prestige lié à l'Amérique et de travestir une réalité qui n'ose pas s'avouer telle qu'elle est.

Que dire en effet de la *sauce américaine* destinée à accompagner la langouste ou le homard et que certains esprits cocardiers ont déformée en *sauce armoricaine* (4) ou encore du *quart d'heure américain*, moment dans une soirée dansante où l'initiative de l'invitation est laissée aux filles ? Bien davantage que la *vedette invitée* ou *l'artiste assurant la première partie* d'un spectacle, la *vedette américaine* (*guest star*) connote les feux de Broadway et le rêve américain des candidats à l'Eden du show-business.

L'Autre fascinant

L'Autre, c'est aussi celui qui nous fascine et dont la différence peut être valorisée. Est-ce en souvenir des croisades ou des nombreux conflits qui ont opposé la France à l'empire ottoman que le français, depuis le XVII^e siècle, dit *fort comme un Turc* (*as strong as a horse*) ?

Tout porte à croire que ce sont les traductions des romans de Fenimore Cooper qui ont popularisé dans la langue populaire du XIX^e siècle l'expression *avoir l'oeil américain*, (*to have a sharp eye*) par allusion au regard perçant des Indiens (5).

A l'inverse, l'Autre c'est aussi celui dont la différence peut faire l'objet de plaisanteries plus ou moins fines. Il s'agit alors de souligner un trait particulier de sa langue, de sa culture, de son caractère national, de faire allusion à ses goûts, à son organisation sociale etc.

Nous retrouvons ainsi pêle-mêle :

En français : *c'est du chinois*, avec une allusion à un système graphique indéchiffrable, ou encore *c'est de l'hébreu*, qui remonte à l'époque où "la langue hébraïque, plus encore que le grec, était la langue des érudits et constituait pour la conscience populaire un système complètement hermétique" et dont la graphie particulière "en décuplait l'étrangeté" (6).

En anglais : *It's all Greek to me* (*pour moi c'est du grec*), déjà employé par Shakespeare dans *Jules César*, ou encore *It's double Dutch*, (mot à mot : c'est deux fois du hollandais) qualificatif sur lequel nous reviendrons, mais qui est sans doute motivé par certains accents gutturaux du néerlandais.

Ces expressions n'ont pas nécessairement d'équivalent exact d'une langue à l'autre, comme par exemple : les *estampes japonaises* (dont l'érotisme n'est pas perçu comme spécifiquement nippon en anglais : *Come up and see my etchings !*), le *téléphone arabe*, (*through the grapevine*), le *cabinet à la turque* (*seatless toilet*) ou la *douche écossaise* (*hot and cold shower*). Parfois même la traduction est impossible, comme dans *l'auberge espagnole*, "où selon les voyageurs venus du nord, il était recommandé d'apporter de quoi manger et boire si l'on ne voulait pas être réduit à la portion congrue" (7) ou encore dans *bonbon anglais*, dont l'étrangeté du goût n'est bien évidemment pas perçue par les Britanniques.

L'Autre c'est encore celui qui nous ressemble beaucoup et dont on veut à tout prix se démarquer. En français ce sont les Suisses et les Belges qui sont



l'objet de railleries. Ces derniers n'ont du reste aucun mal à renverser la proposition et à nous retourner *nos histoires belges* sous l'appellation *d'histoires françaises*.

La situation est identique en Grande-Bretagne où les *Irish jokes* (histoires irlandaises) sont renvoyées à l'expéditeur sous le nom de *English jokes* (histoires anglaises).

L'Autre ennemi

Mais l'Autre c'est surtout l'ennemi, celui que l'on combat et que l'on cherche à atteindre au travers des mots. C'est celui à qui l'on prête les sentiments les plus bas, les pratiques les plus douteuses ; il est le bouc émissaire responsable de toutes les plaies de la terre. Ces pratiques xénophobes existent dans toutes les langues et chacune rivalise d'inventivité dans l'art de la diffamation.

Il est, à cet égard, difficile de ne pas évoquer l'antagonisme qui a opposé l'Angleterre à la France pendant près de neuf siècles. Cet antagonisme s'est inscrit très tôt dans nos deux langues même si certaines expressions sont aujourd'hui oubliées.

Ainsi l'Oxford English Dictionary signale le verbe *to french*: utilisé dans l'agriculture au XVIIIème siècle dans le sens de *dépérir, pousser de travers*, ou encore le sens particulier du mot *Frenchman*, (littéralement : Français) utilisé également à cette époque en Virginie pour désigner des plants de tabac *qui poussaient avec du retard et qui prenaient une forme tordue*.

En parallèle, nous nous devons de citer *Le Robert* (8) qui rappelle que jusqu'au XIXème siècle le substantif *anglais* pouvait être utilisé au sens de créancier impitoyable. Ce sens remonterait à la guerre de Cent Ans, à l'époque où les Anglais, maîtres du pays, pratiquaient des taux usuraires et avaient par ailleurs fixé une rançon très élevée pour la libération de Jean Le Bon.

Mais bon nombre de ces expressions sont parvenues jusqu'à nous et sont encore couramment employées aujourd'hui. Certaines avec une symétrie parfaite se retrouvent dans les deux langues : *filer à l'anglaise / to take French leave, capote anglaise / French letter*.

D'autres se sont plus durablement installées dans une seule langue. C'est le cas des locutions construites avec *French* en anglais :

- *French polish* (vernis français) employé au propre comme au figuré au sens de *vernis*,
- *French* employé par euphémisme pour *langage grossier* dans *Excuse my French !* ou *Pardon my French !* (Excusez mon langage !)

On note surtout un emploi intensif de l'adjectif *French* dans le domaine de la sexualité, de l'érotisme ou de la pornographie (9) :

- La syphilis fut longtemps appelée *French pox* ou *French disease*, alors que le français changeait d'appellation au gré des guerres et des alliances : *mal napolitain* (on note aussi l'anglais *Neapolitan disease* et *Naples disease*), *mal espagnol, mal des Allemands*.
- Fielding dans *Tom Jones* faisait allusion à des *French novels* (*romans osés*) ;
- Thackeray un siècle plus tard parlait de *French prints*, (*dessins érotiques*) et aujourd'hui la langue courante consacre l'usage de *French postcards* (photos pornographiques) ou de *French letter* (*capote anglaise*).

Jusque dans les années 1970 l'expression *French lessons* désignait dans les petites annonces britanniques non pas des cours de français mais des rencontres avec des prostituées. L'argot s'est engouffré dans cette voie et désigne par *Frenchway, Frenchjob (fellation)*, ou *French culture (cunnilingus)* des pratiques, en regard desquelles le *French kiss* (baiser amoureux) semble bien platonique.

Ces préjugés appartiennent bien sûr à un autre âge mais ils hantent toujours l'inconscient collectif anglo-saxon, et certaines références à la France ou à sa culture résonnent encore aujourd'hui de manière ambiguë. Ainsi peut-on raisonnablement imaginer que le personnage principal de la célèbre pièce du dramaturge américain Tennessee Williams, *Un tramway nommé Désir*, ait été nommé Blanche Dubois uniquement par hasard alors qu'elle est précisément mythomane, nymphomane et alcoolique ?

L'empreinte des préjugés

La France n'a pas été le seul ennemi de l'Angleterre. L'Europe du XVIIème siècle fut en outre mar-

quée par trois guerres opposant l'Angleterre aux Pays Bas, au cours desquelles l'Angleterre de Cromwell, à la suite du Navigation Act (1651), prit l'offensive contre l'écrasante puissance commerciale hollandaise. Ces conflits, dont peu se souviennent aujourd'hui, ont toutefois laissé une empreinte durable dans la langue à tel point que l'Oxford English Dictionary y consacre un chapitre entier en décrivant une quinzaine d'expressions péjoratives formées à partir de l'adjectif *Dutch* (hollandais). Dans un ouvrage humoristique récent, Paul Dickson (10) recense en fait plus de cinquante expressions de ce genre, ce qui constitue en quelque sorte un record en matière d'agression verbale.

Ces expressions, pour lesquelles le français n'a évidemment pas d'équivalent, portent sur trois thèmes principaux :

* l'ivrognerie :

Dutch bargain (accord hollandais = un accord conclu au cours d'une beuverie),
Dutch courage (courage hollandais = le courage puisé dans l'alcool),
Dutch feast (fête hollandaise = une réception où l'hôte est ivre avant l'arrivée de ses invités),
a Dutchman's drink (une gorgée hollandaise = une gorgée qui vide le verre),
Dutchman's headache (le mal de tête hollandais = gueule de bois)

* la sexualité :

Dutch cap (une casquette hollandaise = undiaphragme),
Dutch widow (une veuve hollandaise = une prostituée),
Dutch husband (un mari hollandais = un partenaire médiocre),
et plus récemment : *Dutch wife* (une épouse hollandaise = une poupée gonflable)

* l'avarice :

Dutch auction (enchère hollandaise = vente à la baisse),
to go Dutch (aller à la hollandaise = payer chacun sa part),
Dutch treat (invitation hollandaise = invitation où chacun paie son écot)

On retrouve encore bien d'autres expressions avec *Dutch*, dans des contextes très variés mais dont le sens est toujours négatif :

-*to talk to someone like a Dutch uncle* (parler à quelqu'un comme un oncle hollandais = faire la morale à quelqu'un)

-*It beats the Dutch* (cela est plus fort que les Hollandais = expression de surprise qui s'applique à toute chose inexplicable)

-*Or I'm a Dutchman !* (Sinon je suis un Hollandais = j'en mettrais ma tête à couper)

-*to be in Dutch* (être en Hollandais = avoir des ennuis)

-*to get one's Dutch up* (lever le Hollandais qui est en nous = se mettre en rogne).

A notre connaissance et très curieusement, on ne trouve pas la réciproque à ces expressions péjoratives en néerlandais. On nous a seulement signalé cinq ou six exemples que notre ignorance de la langue nous empêche de juger.

Naturellement les ennemis d'hier ont aujourd'hui oublié leur différends et c'est avec surprise que chacun découvre dans sa propre langue l'outrance de ces pratiques langagières.

Motivées par un réflexe xénophobe archaïque, déjà signalé par Virgile (11), ces représentations péjoratives ne se fortifient que dans la crainte et l'ignorance. Envisagées dans une perspective lexicale diachronique, elles témoignent de nos erreurs passées et n'ont plus qu'une simple valeur anecdotique siège que s'instaure un climat de dialogue et de tolérance propice à l'acceptation de nos différences.

- (1) *Le Grand Robert de la langue Française*, Le Robert, Paris 1989
- (2) A. Rey et S. Chantreau, *Le Dictionnaire des expressions et locutions*, Le Robert, Paris, 1991
- (3) *Tirésor de la langue française*, CNRS, Gallimard, Paris, 1994
- (4) *Ibid. Op. Cit. supra*
- (5) *Le Robert, Dictionnaire historique de la langue française*, Paris 1992
- (6) A. Rey et S. Chantreau, *Le Dictionnaire des expressions et locutions*, Le Robert, Paris, 1991
- (7) *Ibid. Op. Cit. supra*
- (8) *Le Robert, Dictionnaire historique de la langue française*, Paris 1992
- (9) pour être équitable il faut citer en français populaire *les anglais ont débarqué / (avoir ses règles)* : " jeu de mots populaire sur habits rouges. Cette expression condense métaphoriquement tous les éléments de sens du contenu (surprise, flux etc.)" J. Cellard, A. Rey, *Dictionnaire du français non conventionnel*, Hachette, Paris, 1980
- (10) Paul Dickson, *What Do You Call a Person From ? : A Dictionary of Resident Names*, New York, 1990
- (11) Virgile, L'Enéide, II, 49 : "Je crains les Grecs même lorsqu'ils font des offrandes"